

Anne Richard : "En faisant ce métier, je me sens utile"

Autor(en): **Muller, Mariette / Richard, Anne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **34 (2004)**

Heft 1

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827101>

Nutzungsbedingungen

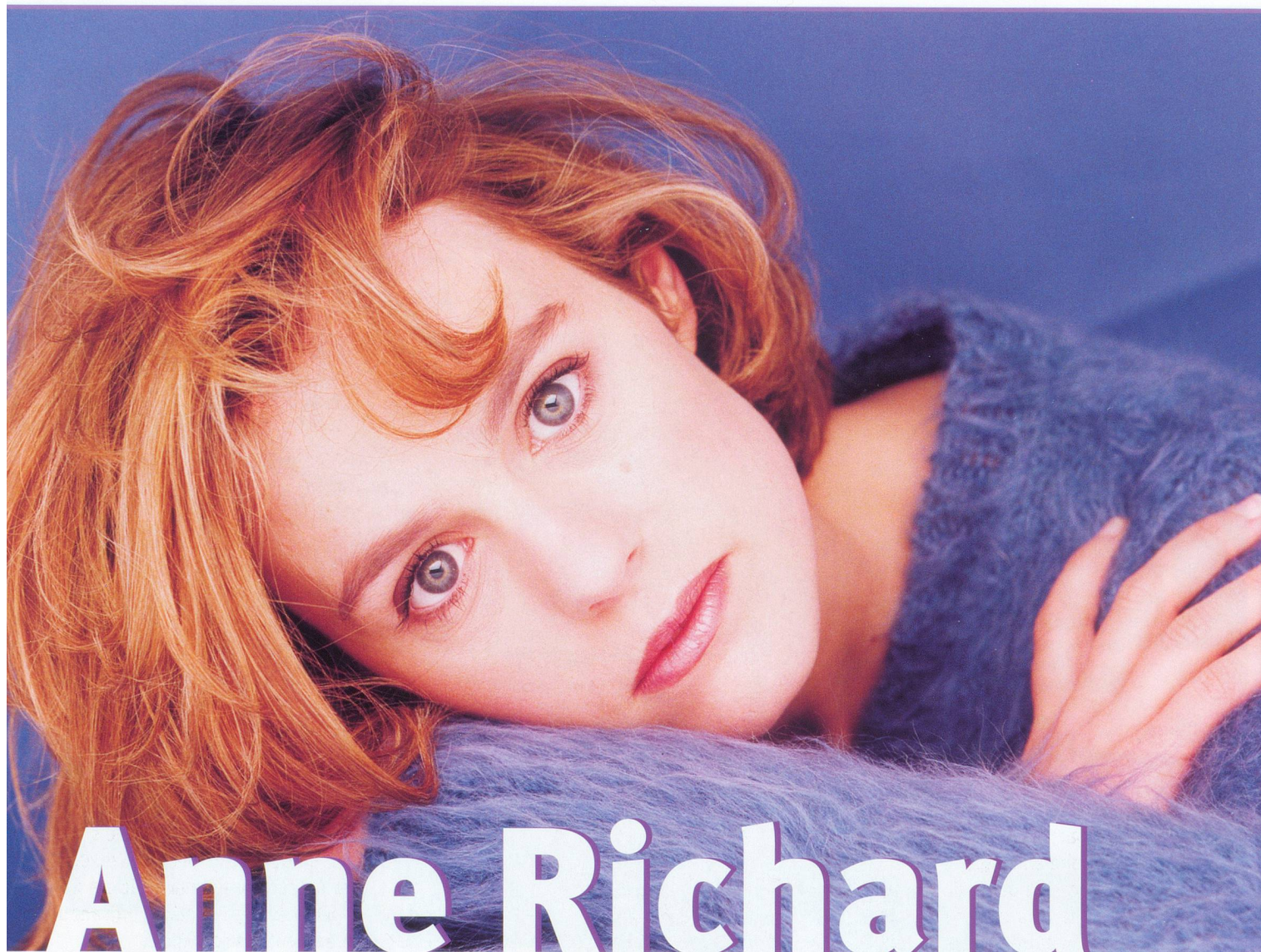
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Anne Richard

« En faisant ce métier,
je me sens utile »

■ On la connaît en M^{me} la Juge dans *Boulevard du Palais*, la série de France 2. Elle sera dès ce mois Agatha, dans la pièce éponyme de Marguerite Duras au Théâtre de Vidy, aux côtés de son frère Jean-Marc. Rencontre avec une actrice d'ici qui vit à Paris, tourne en France et joue en Suisse.

À Paris, Anne Richard habite un appartement tout proche de la Gare de Lyon. « C'est bien pratique, lorsqu'on vient de Suisse », fait-elle remarquer d'emblée. La porte vient de s'ouvrir sur une jeune femme, une jeune fille serait-on tenté de dire, en jean et gros pull. Pas sophistiquée pour un sou, celle que toutes les Romandes et tous les

Romands en âge d'être grands-parents rêveraient d'avoir pour petite-fille a le regard bleu et direct sous une masse de cheveux clairs et un look de garçon manqué. Chez elle, des livres partout. « Je suis une passionnée de lecture », glisse-t-elle. Très vite, on devine beaucoup de détermination chez la jeune femme. Lorsqu'elle se dit profondément Suisse, on

comprend mieux ce souci permanent du détail, du mot juste, ce besoin de précision qui ne cessent de transparaître dans la conversation.

Montée à Paris pour suivre des cours de théâtre, tout de suite après le gymnase, elle n'en est jamais revenue. C'est en France et à la télévision, qu'elle fait sa carrière. Depuis six

ans, elle incarne avec succès la juge dans *Boulevard du Palais* sur France 2. Jamais pourtant, le désir de renouer avec le théâtre ne l'a quittée. A la fin du mois, du 20 janvier au 15 février, réalisant ainsi un vieux rêve, elle sera à l'affiche du théâtre de Vidy à Lausanne, dans *Agatha*, une pièce de Marguerite Duras. Et pour lui donner la réplique, elle retrouvera Jean-Marc, le partenaire des tout débuts, son grand frère... à la ville et à la scène.

– **Vous faites partie de ces Suisses qui ont réussi à Paris. Pensez-vous comme beaucoup que nul n'est prophète en son pays ?**
– Ça veut dire quoi ?

– **Cela peut vouloir dire qu'il est plus facile de réussir ailleurs ou qu'il faut réussir ailleurs pour être reconnu ensuite dans son pays.**

– Ce n'est pas pareil. Je n'ai jamais pensé que c'était mieux ou plus facile ailleurs, lorsque j'ai voulu faire ce métier. J'ai eu l'opportunité, il y a de nombreuses années, de venir faire des études d'art dramatique ici à Paris. Je voulais devenir actrice, c'était un rêve d'enfant qui s'est concrétisé. Au départ, je pensais entrer au conservatoire en Suisse et puis j'ai eu cette occasion de partir. Cela m'a d'ailleurs fait du bien de me retrouver dans un autre pays et dans une grande ville. A l'époque, j'étais très timide, très introvertie.

– **Quelle était cette opportunité ?**

– Avant de rentrer au conservatoire, je suis venue à Paris pour faire un stage dans une école de théâtre, qui s'appelait l'EDA, l'Entrée des Artistes. Le directeur de cette école avait deux petites filles. Il cherchait une baby-sitter pour s'en occuper. Quand il m'a vue arriver avec mes couettes et mon côté Heidi, il s'est dit que je devais être la baby-sitter idéale. En quoi, il avait tout à fait tort, parce qu'à cette époque j'étais beaucoup trop jeune pour ça. Mais j'ai eu cette chance qu'il me propose de m'occuper de ses enfants et qu'il m'offre, en contrepartie, la possibilité de suivre des cours de théâtre. Après, j'ai fait d'autres petits boulots pour rester et j'ai continué l'école, puis d'autres écoles. Pendant des années, c'est vrai, j'ai eu l'impression de ne pas du tout être reconnue par mon pays. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Le succès de *Boulevard du Palais* y est pour quelque chose et aussi le

Prix du rayonnement que je viens de recevoir de l'Etat de Vaud. Ce prix m'a fait chaud au cœur. J'ai enfin eu le sentiment que mon pays reconnaissait mon travail, me reconnaissait en tant qu'actrice et aussi en tant que représentante de la Suisse en France. Mais, j'ai été plus vite reconnue en France qu'en Suisse.

– **En France, êtes-vous considérée comme une actrice suisse ?**

– Non. Mais je le dis, je le clame, même ! Dans les interviews, on me demande souvent quel a été mon parcours. Maintenant qu'on le connaît, parce que cela fait de nombreuses années que je suis dans ce métier, on me pose de moins en moins souvent la question. Mais je le dis toujours : oui, je suis une Suisse qui travaille à Paris. D'autre part, je vis ici depuis si longtemps que je me considère à la fois



«J'ai été plus vite reconnue en France qu'en Suisse.»

comme Suisse et Française. Mais je suis quand même profondément Suisse. D'ailleurs, j'ai des expressions qui sont restées très helvétiques, comme «attendre sur quelqu'un» ou «entrez seulement». Là, je dois encore me maîtriser.

– **Quel a été votre premier rôle important ?**

– Le tout premier rôle que j'ai eu, c'était au théâtre : *La Double Inconstance*, de Marivaux. Je jouais le rôle de Sylvia. Après, il me semble, que j'ai eu un rôle dans un film de Paul Vecchiali qui s'appelait *Once More*. J'avais une

journée de tournage, une seule. Je m'en souviens comme si c'était hier. En même temps, j'ai dû faire ma première télévision dans *La Comtesse de Charny* pour TF1. Ça devait être en 1988. Après il y a eu des choses qui en ont amené d'autres. Mon premier rôle-titre, je pense que c'était *Dernier Stade* au cinéma. A la télévision, c'est arrivé beaucoup plus tard avec *La Colère d'une Mère* sur M6 en 1997. Mais auparavant, j'avais fait beaucoup d'autres choses, comme *Le Secret de Marion*, qui a eu un certain écho. Le sujet était le viol d'une sportive.

– **Maintenant, vous êtes M^{me} le Juge dans Boulevard du Palais. Tournez-vous d'autres téléfilms ?**

– Oui, depuis que j'ai commencé *Boulevard du Palais*, j'ai fait beaucoup d'autres choses. On ne tourne pas beaucoup d'épisodes : il y en avait deux par année et il y en aura trois à l'avenir. Cela laisse du temps. J'ai tourné *L'Amour interdit*, un scénario que j'avais co-écrit. Je viens de faire un téléfilm pour France 2. Il a été écrit par Didier Decoin sur la question de la peine de mort. Oui, j'arrive à faire d'autres choses à côté de la série. C'est important de s'enrichir d'autres expériences. Je reçois des propositions et j'ai envie aussi de développer des projets en écrivant ou co-écrivant des scénarios.

– **Tout cela, c'est pour le petit écran. Et pour le grand écran, y a-t-il des projets ?**

– Rien du tout ! Je me demande d'ailleurs bien pourquoi les acteurs de télévision ne tournent pas au cinéma. Il n'y a que les Français qui ont cette attitude de cloisonnement. Les Américains ne fonctionnent absolument pas comme ça. Aux Etats-Unis, tous les acteurs sont passés par la télé. En France, l'ouverture existe, mais dans l'autre sens, puisque des acteurs de cinéma viennent à la télévision. C'est

comme si, parce qu'on est très populaire, très connu, on ne pouvait pas faire des entrées !

– **Vous, vous venez pourtant du cinéma, vous n'êtes pas uniquement un produit de télévision ?**

– Au départ, je viens du théâtre et je vais y revenir. Je n'ai fait que trois films pour le cinéma. Mais pour moi, il n'y a pas de différence entre cinéma et télévision. Même s'il y a des points de vue différents, d'autres manières de raconter les histoires, de filmer ou de

France 2

Portrait

monter les films. Ce qu'on fait en télévision me plaît beaucoup, parce qu'on est très proche du spectateur. Au cinéma, ce qui me plairait, c'est de rencontrer des metteurs en scène qui ont des univers très à eux, qui sont complètement hors norme. Et surtout, j'aimerais avoir du temps. En télévision, on travaille très vite: il faut être efficace et performant tout de suite. On n'a pas droit à l'erreur. J'aimerais pouvoir explorer le temps, refaire des prises, avoir le droit de me tromper, chercher...

– Si vous pouviez en faire davantage, avec quels metteurs en scène aimeriez-vous tourner?

– Ils me fascinent tous. J'aurais adoré travailler avec Rappeneau, c'est quelqu'un qui me fait totalement rêver. J'adorerais travailler avec Besson et avec tous les jeunes d'aujourd'hui qui ont une autre perception du cinéma. J'aimerais beaucoup travailler aussi avec les Anglo-Saxons.

– Et avec des Suisses?

– Je ne sais pas. Je n'ai jamais eu l'opportunité de les rencontrer. J'aimerais les rencontrer, parce qu'on a certainement une culture commune et des choses à partager, mais je ne sais pas quels sont les noms des metteurs en scène suisses d'aujourd'hui. Les anciens oui, bien sûr, Goretta, Tanner... J'aurais aimé travailler avec eux...

– Dans *Boulevard du Palais*, vous donnez la réplique à Jean-François Balmer, un autre Suisse. Ce n'est pas banal: deux acteurs suisses dans la même série. Cela doit créer des liens, non?

– On n'avait pas besoin d'être Suisses pour être liés. C'est un vrai bonheur de travailler avec Jean-François, on est très complices. On s'entend très bien, mais cela n'a rien à voir avec notre culture. Il y a aussi Michel Robin, qui est tellement identifié comme Suisse, depuis *Les Petites Fugues* d'Yves Yersin, alors qu'il ne l'est pas du tout.

«Je vais réaliser deux rêves: jouer à Vidy et retrouver mon frère.»

– Cette série vous a-t-elle obligée à vous intéresser à des affaires judiciaires, à vous plonger dans ce monde-là?

– Tous les livres qu'un juge écrit, je les achète. Je trouve cela passionnant. J'ai plongé dans cet univers, il y a maintenant six ans, quand j'ai commencé la série. J'ai vu beaucoup de documentaires et de fictions qui mettent en scène des juges, mais je préfère la réalité. J'ai même eu la chance de travailler dans un cabinet de juge. Cela a été une expérience totalement magique. Je m'imprègne aussi de ce qui se passe en justice en lisant les quotidiens. J'adore me documenter pour les films que je vais tourner. Je suis très pointilleuse sur la crédibilité de mon rôle, donc j'essaie de me tenir au courant. Je trouve qu'on a un devoir de justice par rapport aux spectateurs.

– Dans la rue vous reconnaît-on?

– Oui et c'est très touchant. On me reconnaît, mais parfois les personnes ne peuvent pas mettre un nom sur mon visage. Je les vois qui

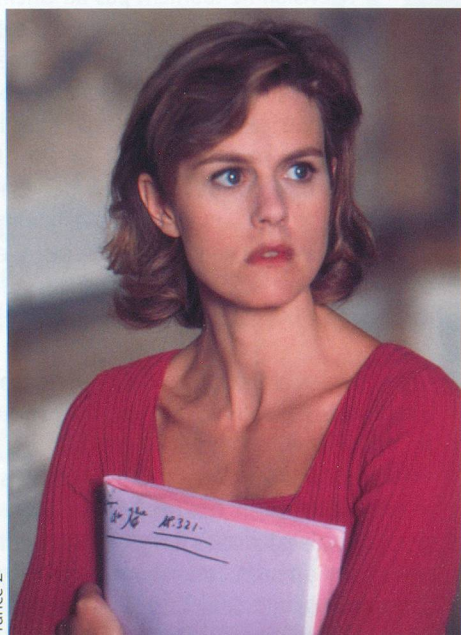
cherchent, qui me regardent et qui cherchent, qui cherchent... Je pensais que la série correspondait à la tranche d'âge des 40 et plus. Et puis, non, il y a aussi des jeunes qui la regardent. Des ados de banlieue m'interpellent parfois dans le métro: «Oh! dis-toi, t'es la juge de la télé.» Les gens ont toujours un mot d'encouragement et de remerciement. Ils me disent: «C'est bien ce que vous faites. Continuez à être comme vous êtes.» Cela m'encourage et me donne envie de poursuivre. Je me sens utile. J'ai l'impression d'avoir réussi ce que je voulais faire dans ce métier, c'est-à-dire transmettre des émotions, partager quelque chose avec les gens.

– Vous êtes très discrète sur votre vie privée. Ce que l'on sait à coup sûr, c'est que vous êtes la petite sœur de Jean-Marc.

– Oui, là rien ne change et c'est pour toujours.

– Avez-vous de bons contacts avec votre frère?

– On s'adore. On ne se voit jamais, mais on s'adore. Maintenant, on va se voir, puisqu'on travaille ensemble. Avant que je quitte la Suisse, on était très proches. On a commencé à faire ce métier ensemble, Jean-Marc et moi, de manière amateur, en jouant ensemble dans une petite troupe qui s'appelait le Théâtre pluriel. A l'époque, on jouait au Cazard, à Lausanne. Lorsque je suis partie, on s'est un peu perdus de vue. Aujourd'hui, pris l'un et l'autre par notre travail, on ne se voit presque plus. Résultat: on ne se retrouve qu'aux réunions de famille. Pour nous, la seule manière de se revoir vraiment, de se retrouver, c'était de travailler ensemble. C'est comme ça qu'*Agatha* est née.



France 2

Mes préférences

Une couleur

Le bleu

Une fleur

Le narcisse et le coquelicot

Une odeur

L'odeur de la rose

Un plat

Le papet vaudois

Un livre

Il y en a tellement que je ne peux pas choisir

Un peintre

Monet

Un film

Birdy, d'Alan Parker

Un réalisateur

Steven Spielberg

Un compositeur

En ce moment, Bach

Un pays

La Suisse et la France

Une qualité humaine

L'honnêteté

Un animal

Le chien

Une gourmandise

La tarte aux pommes de ma maman



Anne Richard retrouve son frère Jean-Marc sur scène dans la pièce Agatha.

En plus, jouer en Suisse et à Vidy a un vrai sens pour nous. Vidy, pour moi, c'est un rêve d'enfant. C'est là que je suis allée voir mes premières pièces. Je vais réaliser deux rêves: jouer dans ce théâtre et retrouver mon frère.

– **Le théâtre de Marguerite Duras est plutôt considéré comme intellectuel. Vous, vous êtes des gens populaires: n'avez-vous pas peur d'être en porte-à-faux avec le public?**

– Non. Notre bonheur serait que notre public vienne aussi nous voir. Le public de Vidy, je pense qu'il sera là, même si nous sommes populaires. C'est un public très ouvert d'esprit, sans préjugés. Un des meilleurs publics de théâtre qui existe. J'espère donc que ces spectateurs viendront, pour voir un spectacle de Duras, joué par nous, avec nos natures populaires et simples. Notre metteur en scène, Jacques Malaterre, est aussi un homme de télévision. C'est quelqu'un qui a un vrai sens du populaire et du spectacle. J'espère qu'avec cette association de trois personnes, le spectateur de Vidy trouvera son plaisir et que le public, qui nous aime, viendra... malgré Duras.

– **Et malgré le thème de la pièce qui est tout de même un peu particulier puisque c'est une pièce sur les amours interdites entre un frère et une sœur.**

– Oui, c'est une pièce sur l'amour interdit. Mais on ne le sait pas vraiment. La porte est

ouverte à toutes les lectures. La pièce raconte des tas de choses. D'abord, c'est une histoire d'amour, une passion. Elle raconte ensuite l'histoire d'un frère et d'une sœur et aussi d'une séparation. Quelque part, ça raconte notre histoire. Mon frère et moi étions très proches. On s'est séparés, comme des jumeaux qui se séparent. Là où il y aurait amalgame, ce serait de croire que c'est notre histoire jusqu'au bout. Mais nous n'avons pas de problème par rapport à ça. L'amour est plus fort que tout.

La grand-maman d'Anne

L'interview était terminée, mais Anne Richard voulait encore dire quelque chose. Elle voulait parler de sa grand-mère: «Elle s'en est allée. Je m'entendais merveilleusement avec elle. Elle était âgée et elle souffrait. Je suis très heureuse d'être en Suisse pendant ces trois mois, mais en même temps, je suis très triste, parce que ma grand-maman n'a pas pu m'attendre. C'était la mère de ma maman. J'espérais passer du temps avec elle. J'ai trop attendu pour revenir. C'est la vie! Ce projet de jouer en Suisse, je l'avais depuis longtemps. Mais il a mis du temps à mûrir. Ce projet, c'est bien sûr de retrouver

– **Vous parlez volontiers de votre frère, de vos parents. Vous semblez très famille. Mais votre famille à vous, où est-elle?**

– Jusqu'à aujourd'hui, je peux le dire, j'ai privilégié mon travail d'actrice et ma carrière. Oui, j'aime ma famille. C'est vrai nous sommes très liés. Mes parents viennent souvent à Paris, ils passent quelque temps près de moi et c'est magique. Maintenant je ne sais pas si je suis si famille que ça, sinon j'aurais déjà créé la mienne. J'ai envie d'avoir des enfants, enfin un enfant, un jour. Mais cela ne dépend pas que de moi. Les projets d'actrice, je sais les maîtriser. Les projets de vie, je ne sais pas trop les gérer. Pour l'instant, mes projets, c'est Agatha, des choses concrètes.

– **Le temps qui passe, cela vous angoisse-t-il?**

– Je suis obligée d'y penser parce que je suis actrice et que je me vois vieillir à l'image. Mais, je n'ai pas peur. J'espère que je ne vais pas devenir comme ces comédiennes qui s'abîment le visage, en voulant absolument rester jeunes. J'ai davantage peur lorsque je pense à des enfants. Parce que je suis une femme et qu'il y a une date butoir pour en avoir. C'est cette première étape qui me fait peur. L'âge ne m'effraie pas, parce que je fais un métier magnifique. Je vais vieillir en faisant mon métier: j'espère bien être une grand-mère sur scène. Et ça, c'est génial!

Propos recueillis par Mariette Muller

» Agatha de Marguerite Duras, du 20 janvier au 15 février, Théâtre de Vidy-Lausanne, avec Anne et Jean-Marc Richard.

Concours: Gagnez des places. (Voir p. 59.)

mon frère, mes parents, mais c'était aussi passer du temps avec ma grand-mère, partager des moments avec elle. Elle est décédée en février de l'année dernière. J'aurais tellement aimé qu'elle vienne nous voir. Je sais qu'elle ne m'en veut pas... J'ai appris qu'il ne faut plus attendre. J'ai envie de profiter des gens que j'aime. Dans notre profession, c'est la carrière d'abord. Je ne suis pas vraiment carriériste, mais malgré tout je bosse tout le temps. Mon frère aussi. Parfois, je me dis: il ne faut pas rater les gens qu'on aime. Je pense beaucoup à ma grand-maman...»